

SAMEDI

*Un chien à deux pattes...*

**S**ENSATION d'un poids qui oppresse la poitrine...

Silence de tombeau, air raréfié, remugle putride de viande décomposée...

Mais ces perceptions du réel ne semblent s'incruster dans sa conscience que les unes après les autres, comme si elles devaient se mettre en file d'attente pour en franchir le seuil...

Et soudain ce contact avec une matière visqueuse qui le fait tressaillir. Il secoue la tête, ouvre les yeux et sombre dans un cauchemar...

**D**ES TRAÎNÉES de lumière, filtrant par deux fenêtres élevées et surmontées de grilles en fer, forment au plafond des taches vacillantes pareilles à des nuées d'insectes...

La demi-pénombre l'empêche de mettre un nom sur cet amas de chair éclatée, de face rongée aux dents pelées et aux poils collés à des lambeaux de peau, qui semble l'observer avec des yeux caverneux, profonds comme ceux des possédés. Un instant, il croit se réveiller parmi des chiens morts qu'on aurait déterrés. Que peut-il bien faire là, au milieu de cette meute en putréfaction? Rien dans la confusion de son esprit où tout se brouille et s'entremêle ne fournit une raison logique à ses interrogations.

Tout à coup, il voit distinctement un visage sans oreilles le regardant avec ses deux orbites effrayantes comme deux têtes de clous noirs fichés dans un bois sombre, d'où suinte une substance

gélatineuse. Les orbites rongées sont creuses et, sur leurs bords, a coulé comme des larmes une pâte durcie qui pourrait être de la cervelle. Instinctivement, il détourne les yeux. Autour de lui, sous lui, ce sont têtes sans corps et corps sans tête, ventres ouverts, chair aux plaies couvertes de pus et de croûtes humides comme une bouillie de sang chaud. Une vague de panique le fait chavirer. Besoin impérieux de se décharger, d'uriner, de vomir, et surtout de sortir de cette asphyxie, de s'extraire de cette masse informe et gluante.

Une épouvantable rage venue du fond du ventre lui monte dans la gorge comme le râle d'un animal qu'on étripe. Mais le cri ne sort pas. À cet instant, des bruits de pas résonnent dans le couloir, suivis d'éclats de voix. Quelqu'un vient !

Il reste figé, respiration suspendue, dans la position du mort où il a repris conscience. La porte s'ouvre brusquement dans un grincement métallique. On entre. On s'immobilise. Puis une voix impatiente qui semble s'adresser à un interlocuteur resté dans une autre pièce

— Encore un et le compte est bon !

Il sent l'autre s'approcher. Un effluve de bière et de sueur lui traverse les narines. On renifle comme si on essayait un long fleuve de morve d'un revers de manche. Puis on le touche, on le palpe même par endroits choisis à la manière d'un médecin.

— Non ! Celui-là est toujours mou. Du pur carton !, dit la voix dans un registre plus bas cette fois, comme si l'on ne s'adressait plus qu'à soi-même.

Quelques secondes de suspension, de terreur intense. Sur le point d'étouffer, il entend enfin les pas s'éloigner, la porte se refermer dans le même grincement métallique et les éclats de voix s'enfoncer progressivement dans un silence d'outre-tombe. Il n'ose remuer le moindre membre...

C'est alors seulement qu'il ressent une douleur aiguë à l'épaule. Aussitôt suivie d'un horrible élancement aux côtes qui lui déchire le corps jusqu'à la nuque telle une décharge électrique. Il parcourt lentement de sa main droite son torse frissonnant et luisant de sueur, lacéré de plaies ouvertes, comme si on l'avait torturé avec un fer rouge. Sa main gauche, pareille à l'écorce pourrie d'un arbre, semble s'être détachée de son corps et pendre dans un vide qu'il ne parvient pas à identifier, mais qu'il commence à sonder comme s'il explorait les parois visqueuses d'une basse-fosse.

Soudain, des bruits de lutte suivis d'un cri perçant ! On se bat à côté. Un coup de pied dans la porte qui s'ouvre avec fracas et vient taper contre le mur. Un corps qu'on jette par terre et qui rebondit dans un bruit sourd en gémissant. Et une voix comminatoire, la même que tout à l'heure, qui s'élève par dessus le remue-ménage :

— Maintenant on est prêts. Au boulot !

Les autres ne sont pas d'accord. Ils ont assez travaillé pour aujourd'hui, protestent-ils. C'est le début du carnaval, ils ont mieux à faire. Boire, danser, baiser. La controverse dure plusieurs minutes avant que celui qui doit être le chef ne capitule. Un verre ! Il leur accorde un verre avant de revenir terminer le travail. Puis ils partent en

éteignant les lumières et en tirant la porte derrière eux. Le bruit métallique caractéristique du battant, encore des éclats de voix qui s'invectivent, et tout retombe dans le silence...

Il n'ose toujours pas bouger. Il écoute les râles de plus en plus rauques, de plus en plus faibles, de plus en plus espacés, venant de l'endroit de la pièce où l'on a jeté le corps, repoussant le moment où il lui faudra trouver le courage de s'extirper de cette masse en décomposition. Et surtout de quitter ce lieu avant le retour de ses agresseurs ! Bientôt, il n'entend même plus la respiration agonisante qui, auparavant, s'élevait encore faiblement du sol...

Il se décide enfin à bouger. Il laisse un pied glisser lentement dans le vide jusqu'à ce qu'il rencontre un appui. Si, du torse à la nuque, il lui semble qu'on lui enfonce des épées dans le corps, ses jambes, à son grand soulagement, paraissent fonctionner au gré de sa volonté. Une fois debout, la première chose qu'il remarque, c'est un couteau au manche noir posé à côté d'une latte de bois. Il l'accroche à sa ceinture, place le bâton sous son bras blessé et, grimpant péniblement sur une table en aluminium flanquée sous les fenêtres, il essaye de forcer la grille en se servant de la latte comme levier. En vain. Il se dit alors que si cette grille vient à tomber, elle va faire un boucan d'enfer et rameuter ses agresseurs...

C'est seulement en descendant de la table qu'il découvre que l'endroit où il gisait auparavant est une grosse cuve en métal. À l'intérieur, des membres dépareillés, des lambeaux de corps nus

mutilés, des fragments de cadavres à la chair rouge et violette semblables à des viandes de boucherie gâtées, des ventres ouverts bourrés de laine ou d'éponge, des entrailles déroulées...

Une puanteur aux relents abominables, qu'il n'a pas vraiment sentie auparavant, lui vient d'un coup comme une nausée. Mélange de produits chimiques, de sang et de nourriture frite à l'emporter, qu'une odeur de tabac froid ne parvient pas tout à fait à couvrir.

Perclus de douleur, tétanisé par la peur, il reste figé, un instant résigné au sort de ces cadavres qu'il regarde avec effroi, l'estomac retourné.

Puis, mû soudainement par une sorte d'énergie animale, la main droite crispée sur le manche du couteau, il se décide enfin. Sur un côté de la pièce, une porte à double battant constitue l'unique issue. D'abord enjamber le corps inerte, puis pousser délicatement un battant qui, ainsi ménagé, n'émet plus qu'un faible et bref grincement, avant de se retrouver dans un amphithéâtre comprenant plusieurs parois de dimensions inégales. Il s'immobilise à côté d'une table près de l'entrée, observant la porte comme une bête traquée. Aucun bruit ne lui parvient de l'extérieur...

Il sort. Personne! Il jette le couteau et court jusqu'au mur d'en face. Puis, s'aidant d'un cadre de fenêtre posé là, il se hisse de sa main valide par-dessus l'enceinte.

De l'autre côté du mur, c'est un terrain découvert au milieu duquel on a aménagé une piste circulaire en sable pour les combats de coqs. Des clameurs, des cris s'élèvent d'une foule massée

autour de la piste, et qui s'agite, se déplace en bloc au gré d'un combat qu'il devine au travers d'une forêt de jambes. Tous lui tournent le dos. L'idée lui vient tout à coup que ses agresseurs pourraient faire partie de cette foule excitée par le sang et la mise à mort. Alors, malgré ses forces qui l'abandonnent, il court le plus vite possible le long du treillis séparant le terrain de l'université.

Personne ne semble avoir remarqué sa présence. Ces types qui parient sur les coqs ne verraient même pas leur mère crever !

Il débouche sur l'Avenida 46. Puis il erre, titubant sous la douleur, dans les rues jonchées de papiers maculés, de confettis gorgés d'eau et de morceaux de nourriture écrasée, où flotte la pénétrante odeur des corps qui envahissent peu à peu les trottoirs. Par habitude, il ramasse un escarpin rouge qui traîne sur un tas d'immondices.

Une nappe de pénombre se forme derrière les édifices, s'étendant d'abord d'un point au-dessus d'un moignon de ciment pour masquer rapidement l'intégralité du ciel. Il comprend soudainement qu'il vient de passer une journée agonisant dans une cuve remplie de cadavres. Il s'appuie alors contre une façade et se laisse glisser face vers le bitume...

Au même moment, une grosse lune trône au-dessus de la ville comme un grand œil frigide, les premières notes aiguës, mêlées au grondement des clameurs, emplissent les rues et un foisonnement de lueurs, gyrophares orangés, lampadaires, torches et phares de voitures en illuminent chaque artère. Le carnaval investit l'obscurité. La musique, la

————— ET LE MORT SE MIT À PARLER —————

danse et le rhum s'apprêtent à faire vibrer tous les recoins de la ville jusqu'à l'aube. Et, pendant trois jours et trois nuits encore, un délire de couleurs, de lumières et de bruits aura pour mission d'encourager le citoyen à confondre ce tapage strident avec le chant de la liberté...

LE JOUR où il fut poignardé, il s'était réveillé au bruit sourd d'un tambour à la peau détendue qui cognait dans sa tête. Quand il s'assit sur le bord de sa paillasse, le visage enfoui dans les mains, il eut l'impression que mille *guacharacas*<sup>1</sup> se déchaînaient sous l'os du crâne, le secouant par moments de violentes convulsions. Il avait fait une noce effrénée toute la nuit, dans le quartier de Rebolo, sirotant à petites gorgées sa bouteille d'alcool antiseptique en répondant à des saluts qu'on ne lui adressait pas, tout heureux dans le bloc d'oubli d'un monde à l'envers où ne régnaient plus que musique, espièglerie et satire.

En cette veille de carnaval, une multitude orangeuse et démunie de naufragés étrangers les uns aux

<sup>1</sup> Ici, instrument de percussion composé d'un tube avec des crêtes découpées dans sa surface extérieure et vide à l'intérieur. Il est joué avec une fourchette faite de fils durs fixés dans un manche en bois.

autres s'était réunie spontanément au rythme des *maracas*<sup>1</sup> pour tenter, mue par un pur instinct primitif, une sorte de cohabitation boiteuse cimentée de sueur, d'*aguardiente*<sup>2</sup> et de *cumbia*<sup>3</sup>.

— Il avait le regard chassieux, la démarche errante des aveugles, et ses bras, comme détachés de son corps, paraissaient seulement posés à côté de lui, précisa plus tard Rafael *el Abuelo*<sup>4</sup> Arrázola dans sa déposition au sixième juge d'instruction.

Rafael l'avait vu arriver au bout de la nuit, le teint cireux, vacillant encore comme porté par un grand vent, à l'échoppe de la grosse Josefina – toujours sombre avec son seul néon au-dessus des soupières – où ils avaient pour habitude de saluer le jour par une partie de dominos.

— Tout à fait capable de baiser encore, la vieille bique, malgré son âge ! Dommage qu'elle pue l'urine de lapin !, bredouilla-t-il seulement dans un sourire dissimulé, avant de plonger le nez dans sa première bière.

Ce furent les seules paroles qu'on lui entendit prononcer ce matin-là, avant qu'il ne disparût dans l'aube informe et cotonneuse se faire saigner comme un cochon...

Il avait d'abord pris la direction de la Carrera 30 – l'avenue des vaches comme on l'appelle encore

<sup>1</sup> Instrument à percussion d'origine sud-américaine constitué d'une coque contenant des grains durs, avec lequel on scandé le rythme des danses.

<sup>2</sup> Alcool assez répandu en Colombie dont le goût s'apparente à celui du pastis.

<sup>3</sup> À la fois genre musical et danse simulant le pas des esclaves enchaînés.

<sup>4</sup> Le grand-père.

parfois, résurgence d'un autre temps où les bovidés éparpillés sur cette terre aride avaient découvert par un instinct plus sûr que celui des hommes les eaux sales du *río Magdalena* s'étirant à travers la campagne roussie, à peine creusée par l'érosion, comme une ligne d'épais brouillard qui se serait affaissée sur la terre. Si l'on y croise encore quelques vaches faméliques affalées mollement sur un lit d'immondices, on aperçoit surtout, le soir, des groupes de mendiants et d'indigents, masses de sacs, de chiffons et de tignasses juchées sur des caisses en bois à quatre petites roues, une jambe sur le marchepied du chariot, l'autre derrière à la poussette, guenilles errantes au ventre rongé par les amibes, au visage maculé de charbon et de saleté, dans une avenue démolie et boueuse bordée par endroits de mornes levées de terre, de tertres avachis ou du liseré triangulaire, triste et gris, d'usines à l'abandon.

Ce matin-là, l'avenue détremmée par une violente averse semblait plus déserte encore que d'habitude. La crue avait rassemblé des tas de détritiques, de mégots et de cannettes de bière qui jonchaient le macadam et débordaient des caniveaux. Un soleil déjà enflé s'était hissé dans le ciel, projetant une lumière qui tombait droite comme une immense toile d'or qu'on aurait étendue pour sécher, et qui ruisselait sur un bitume qu'on aurait cru inondé de larmes. De-ci de-là, des ombres s'étiraient péniblement de leur affalement nocturne sur de sordides tas d'ordures, avec la sensation d'une mauvaise gueule de bois, de nausées et de vapeurs mêlées. Peu à peu, poussées par la tyrannie du

jour, elles se tassèrent jusque sous les auvents des baraques qui, de place en place, surgissaient luisantes et métalliques dans cette abondance d'éclats lourds et insolents de certitude. La poussière elle-même, sous l'effet de la blancheur éclatante des rayons, ressemblait tout à coup à de la farine de bon froment.

Quand il s'engagea dans l'avenue des vaches, ce n'était plus qu'une énorme et éblouissante coulée d'or, coiffée d'azur, s'ouvrant comme l'espoir entre les structures de fonte et de béton. Fantastique transmutation, trompe-l'œil idéal du jour qui recouvre les êtres et les choses d'un manteau de beauté sous lequel la misère même paraît irréaliste.

Dans le scintillement bleuté du ciel, devant ce rayonnement joyeux, probablement déposa-t-il un instant ses malheurs au pied du miracle lumineux de cette aube accueillante comme les bras ouverts de la Vierge Marie. Oublier peut-être le drame qui l'avait obligé à se réfugier là, dans le mol abandon nauséabond de la grande ville, dans son hideux derrière en boîtes de conserve et déchets qu'il arpentait depuis avec le chariot qu'il s'était construit, fouillant comme un dément la mauvaise colère des poubelles et les renvois vomitifs des quartiers riches, errant pour ainsi dire replié sur lui-même, pareil à un crabe qu'on aurait tiré de la mer et qui vivrait sur sa chair jusqu'à ce qu'il n'eût plus que sa coque.

Dans une lumière hésitante et grise, sous la masse compacte des nuages déversant une petite pluie fine, peut-être eût-il perçu comme un mauvais présage le spectre irréel, presque menaçant,

d'un gros *matarratón*<sup>1</sup> solitaire dont le bois – ancienne réminiscence associée à l'espace et aux temps mythiques où il servait de manche à serpe ou de bâton à frapper les ânes et les vaches – constitue l'élément principal de la danse de la faux qui allait déferler dans quelques heures du nord de la ville, avec ses couples en robes et pantalons noirs, brandissant l'instrument pour simuler les labeurs des semailles ou se moquer de la mort dans la joie existentielle de ceux qui ne pensent qu'à vivre et à chanter :

*Allons car il va pleuvoir  
Et le chemin est sinueux  
J'ai semé la bonne herbe  
Où l'eau ne coulait pas  
Et j'ai donné mon cœur  
À qui ne m'aimait pas.*

Et par la voix allègre de la multitude, on éprouve l'étrange sensation que le pays lui-même résonne et bourdonne, vibre et retentit, que la côte entière fermente et fait sa folle dans le fracas lourd d'une tonitruante paix de Dieu.

Mais ce matin-là, quand il longea solitaire l'avenue des vaches, la coulée d'or baignait encore dans un silence asphyxiant, comme si plus personne n'existait sur la surface de la Terre. On ne croyait entendre que le murmure de l'éternité venir vers soi, de très loin, étranger à la ville.

Il quitta ce bloc de silence pour s'engager dans l'Avenida 46 comme s'il eût été chassé de côté par

---

<sup>1</sup> Arbre de Colombie pouvant atteindre 10 mètres.

un souffle violent. Un nuage s'étira, pareil au corps souple d'un chat qui se réveille, et une nappe de pénombre tomba sur le marcheur. Il sortit de l'ombre et l'ombre le reprit aussitôt. Un court instant, le nuage occupa une place dans le ciel, puis soudainement il ne l'occupa plus et la silhouette apparut à nouveau, insignifiante et presque dérisoire dans l'éclat de l'avenue un peu moins démolie maintenant, un peu plus propre, touchée d'un doigt magique par les premiers signes d'opulence des beaux quartiers.

Bientôt, il parvint à la hauteur de l'université, à l'apparence menaçante avec ses briques rouge vif derrière ses hautes grilles bariolées de jaune...

Encore quelques mètres et cette trajectoire anonyme allait se retrouver, pour ainsi dire, de l'autre côté des mots; encore quelques mètres et cette vie dérisoire n'allait plus être qu'une longue plainte lancée au-dessus de l'indifférence comme ces hurlements que jettent les chiens abandonnés dans la nuit. Un hurlement qui ne s'adresse à personne mais qui dérange tout le monde parce qu'il ronge lentement la poésie des hommes jusqu'à menacer leur fragile refuge de mots et de musique à fabriquer les rêves.

De l'autre côté des grilles, du bon côté des mots, la ville, comme éclairée en pleine lumière par une multitude de photophores, s'apprêtait à vivre son premier jour de fureur carnavalesque à faire basculer le monde sur son axe, mélangeant hommes et bêtes dans une formidable chienlit aussi bourdonnante que féérique. Un grondement sourd, gigantesque cyclone dans lequel la vie même se résorbe, allait

bientôt envahir les rues, les corps, les têtes, et les aspirer brusquement comme de vulgaires débris...

Le jour où il fut poignardé, au moment où le premier coup de couteau s'enfonçait dans sa chair, les lamentations des flûtes indiennes, le sifflement contagieux de la *gaita*<sup>1</sup>, le vacarme des *maracas*, la stridence métallique des *guacharacas* et une multitude de tambours extravagants accompagnaient la révolte des hommes et des bêtes qui prenaient déjà d'assaut les rues au milieu d'une ardente nuée de poussière, profanant l'indolence et s'adonnant au rhum sans honte ni retenue. Dans cette faune de créatures déchaînées, quelques-unes d'apparence plus chrétienne surgissaient par trouées, comme le petit taureau, le serpent, le tigre, l'âne, l'épervier ou le caïman, au milieu d'apparitions fantastiques et inconnues, comme les *gigantones* et les *marimondas*<sup>2</sup> brassant le rouge et le jaune dans des provocations gestuelles répétées. À une telle invasion zoologique s'ajoutait le diable lui-même, corps rouge et velu jaillissant derrière les danseurs avec ses trois visages et ses deux grandes ailes déplumées de chauve-souris, bien décidé à ensanglanter de joie la mascarade.

Le jour où il fut frappé, au moment où, à terre déjà, il recevait le premier coup de bâton qui lui éclata les doigts de la main gauche, la masse humaine, ébrouée par l'alcool et par une reddition frénétique, bénissait l'injonction pulsionnelle des

<sup>1</sup> Instrument de musique à vent.

<sup>2</sup> Déguisement composé de morceaux de tissu et d'un pantalon à l'envers, d'un masque avec un nez phallique, de grandes oreilles et qui symbolise le joyeux drille.

instincts en se laissant guider par les mélodies et le rythme des rues. La ville entière débordait de ses artères, possédée par la passion malade du carnaval, comme si en lui seulement se concentrait l'existence. Ce jour-là, la déraison, hypnotisée par le son des *papayeras*<sup>1</sup>, était licite, fermant magasins et églises, imprégnant l'atmosphère de fritures, étreignant chapeaux de paille et vêtements bariolés, sortant de la maison avec l'intention de n'y plus retourner.

Au moment où il fut laissé pour mort, l'allégresse en chacun se faisait contagieuse au défilé des groupes folkloriques, accomplissant à la lettre le slogan de la reine du carnaval : celui qui le vit est celui qui en jouit. Alors, la guerre de l'eau et les lanciers de maïzena ne se firent guère attendre, les *papayeras* s'animèrent et ne cessèrent de sonner, atteignant leur paroxysme durant la bataille de fleurs et son défilé bariolé de chars et de masques rutilants glissant sur un fleuve multicolore.

Au moment où il fut traîné à la morgue, les encapuchonnés au long nez ou les nains à large tête escortaient la reine qui dansait sur son carrosse au son interminable des *cumbiambas*<sup>2</sup> et aux facéties menaçantes de l'homme caïman...

Il n'y eut que quatre aubes où le parterre de sable trembla comme si la fin du monde était arrivée, comme si une onde gigantesque inondait les rues, allant et venant, mue par un picotement

<sup>1</sup> En argot populaire, petit groupe musical jouant des airs de la région des Caraïbes colombiennes.

<sup>2</sup> Groupes musicaux jouant la *cumbia*.

d'agitation qui obligeait tout être vivant à perdre ordre et conscience, depuis la *plaza de Armas* jusqu'à l'avenue des vaches et la petite place de San Nicolás. Quatre aubes où la réalité devint mythe, où des monstres, surgissant de la mer, de la Terre et des profondeurs de l'esprit, se mêlèrent aux conquistadors et aux danseuses, où la ville entière, sens dessus dessous, ne distingua plus la vérité du mensonge ni la réalité de la fiction...

Au même instant, de l'autre côté des choses, le corps à l'abandon comme une guenille, monstrueux morceau de chair à tête humaine échoué après la marée sur lequel l'infinie cruauté des êtres s'était acharnée, un indigent renaissait de l'ombre à la face du monde : il avait passé miraculeusement au travers de la mort telle une vierge au-dessus de tout soupçon. Emportés par l'éclat fascinant du carnaval, les journaux eux-mêmes, à l'ordinaire si avides de macabre, n'accordèrent jamais à cette tragédie la primeur de leurs colonnes. Leurs pages ne débordaient que du fleuve humain de danseuses, parées en reines, jetant le long de l'Avenida 46 toutes ses couleurs de déguisements et de joie.

L'hystérie collective traversa les rues comme un vent fou, emportant dans sa fureur l'annonce même du miracle. Quand la ville reprit sa respiration calme et docile, on entendit à peine le violent souffle qui avait failli l'ébranler. Sous son indolence côtière, il n'est pas rare que des hommes, des adolescents aussi, viennent mourir de coups de couteau dans ses rues étroites et démolies. On les retrouve plus tard, jetés sur des tas d'ordures, rongés par les fourmis, à moitié dévorés par les chiens ou les rats,

livrés grimaçants et hideux aux vers qui leur sortent des narines et de la bouche comme une bouillie qu'ils auraient vomie en mourant. Le quotidien n'émeut plus quand la vie n'est qu'un avatar désigné au massacre, et la mort, dans ce qu'elle a de définitif, de fatal, force les vivants à courber la tête et à se taire. Mais quand la vie ainsi frappée refuse de céder, qu'elle s'avance malgré tout, inéluctable comme un ventre mûr, elle porte en elle une sorte d'injonction qui force le regard. Et l'on vit alors, brièvement, dans les journaux, à la télévision, ce corps courbé mais pas encore brisé, ce visage tuméfié, surgi de nulle part avec ses joues creuses, ses yeux noirs de malade éclatés de fièvre et sa masse de cheveux sombres qu'un geste de malheur rejetait vainement en arrière. En entendant cette voix rauque marteler presque machinalement le récit de son miracle, ce fut comme si l'on découvrait avec horreur sa propre ville, comme si on la voyait plantée là devant soi dans une sorte d'apparition spectrale, comme si ce drame, accueilli avec dédain et incrédulité, menaçait de perturber la paix allègre et insouciante qui s'affaissait mollement sur la mer...

**L'**INSPECTEUR Efrain Cuello se souvient encore très bien du moment où il a vu ce type sale et déguenillé, soutenu par deux policiers, entrer sanguinolent dans son bureau. Il venait de prendre ses fonctions pour la nuit après la bataille de fleurs, et la perspective d'être tenu ainsi à l'écart des festivités l'emplissait d'une frustration qu'il maîtrisait mal. Sa bière, trop chaude, était imbuvable et il s'apprêtait à la balancer à travers la fenêtre d'un accès de rage libérateur. L'intrusion des policiers surprit le geste au milieu de son mouvement.

Il jeta un regard noir sur ce loqueteux qui tremblait comme un animal qu'on allait égorger. Sa colère redoubla. D'expérience, il savait qu'il suffisait de plonger le bras dans n'importe quelle histoire locale du genre de celle qui titubait maintenant devant lui pour en ressortir merdeux jusqu'au coude. « Qu'est-ce que ce chien à deux

pattes fout ici!», lança-t-il aux deux policiers. Puis, sans même attendre de réponse: «C'est à l'hôpital qu'il fallait l'emmener! Allez me chercher un médecin, ce *negro* pisse le sang de partout!»

Efrain Cuello prétendit qu'il avait tout de suite pensé à un règlement de compte comme il en avait déjà vu passer des dizaines dans les bidonvilles. D'habitude, personne ne s'en occupait, ni même ne s'aventurait dans ces territoires de non-droit. Pourquoi ces deux idiots de policiers et leur excès de zèle un soir de carnaval! Malgré les évidences contraires qui devaient surgir par la suite, il admet encore aujourd'hui qu'il ne s'est jamais tout à fait départi de cette première intuition. «Un de ses copains occasionnel l'a suriné pour une bière ou une putain! Il s'est bituré à la fête et il a probablement lorgné le cul d'une morue. Son mec n'a pas digéré. La drogue a fait le reste...» Au fond, il n'en démordait pas, tant ce scénario faisait partie du folklore tropical.

Le médecin releva sur la victime six blessures, provenant de diverses armes blanches, qu'il consigna scrupuleusement dans un rapport au bas duquel il avait ajouté en guise de conclusion: «Cet homme peut brûler six cierges pendant six jours.» Un premier coup avait transpercé le flanc droit, à quelques millimètres du rein. La cage thoracique présentait trois perforations ayant miraculeusement épargné le cœur et les poumons, si bien que le praticien avait cru bon de préciser que les agresseurs devaient être complètement saouls pour manquer ainsi à répétition leur cible, ou qu'ils pensaient tuer un cochon en cherchant le cœur à

l'aisselle. « L'un est probablement la conséquence de l'autre », avait-on ajouté dans la marge au stylo. Un cinquième coup avait entaillé profondément les muscles de l'épaule gauche, et une large coupure superficielle traversait le dos au niveau des lombaires, soulignant la violence d'un coup qui aurait dû être fatal porté avec précision. De nombreux hématomes sur la partie supérieure du corps et une fracture de la main gauche complétaient le bilan médical.

Le médecin fit ce qu'il put avec du désinfectant, des pansements et un rouleau de gaze stérile avant d'ordonner qu'on transportât la victime à l'hôpital, au grand soulagement de l'inspecteur Efrain Cuello qui entrevoyait soudainement la possibilité de se débarrasser d'un cas problématique susceptible d'empoisonner une nuit qu'il avait prévue festive.

L'affaire en serait probablement restée là, au niveau d'un simple fait divers qu'aucun journal ni rapport n'aurait consigné, et l'indigent en eût été quitte pour quelques jours de convalescence si une grappe de mots accrochée à ses entrailles, et qui le harcelaient depuis que l'inspecteur l'avait traité de « chien à deux pattes », n'avaient pas explosé dans sa bouche de manière convulsive : « À l'université, ils sont en train de tuer des gens ! De tuer des gens, je vous dis ! De tuer des gens ! », se surprit-il à crier contre sa volonté même.

Le médecin parti, Efrain Cuello, désireux d'en finir au plus vite avec ces querelles de parias, eût probablement fait la sourde oreille. Mais l'autre franchissait le seuil du bureau au moment des cris. Il avait parfaitement entendu et ne manquerait pas

de consigner cette révélation dans son rapport avec d'autant plus de diligence que la surprise l'avait cloué sur place. L'université, il le savait, c'était la faculté de médecine. Et dans une faculté de médecine, logiquement, « on ne tue pas des gens », on apprend à les soigner. Un des policiers présents prétendit que la victime refusait catégoriquement de sortir avant d'avoir « dit la vérité sur ses blessures ». L'inspecteur ne pouvait plus passer outre. Il leva les yeux vers le praticien dans une moue interrogative. L'autre approuva d'un hochement de tête: « Je vous le laisse cinq minutes ! Cinq minutes, pas davantage ! »

Une blessure s'était remise à saigner et l'on voyait une tache rouge se répandre sous le pansement. Il fallait parer au plus pressé. On l'installa sur une chaise devant un micro posé sur le bureau. Efrain Cuello s'assit à son tour en hurlant à la ronde: « Maintenant sortez tous et qu'on ne me fasse plus chier ! » Puis, d'un doigt rageur, il enclencha le magnétophone pour enregistrer la déposition, irrité encore par la perspective de devoir ensuite la taper intégralement sur un clavier.

L'enregistrement et d'autres — effectués les jours suivants avec des personnes ayant eu connaissance, directe ou indirecte, des faits survenus dans l'enceinte universitaire — aboutirent au bureau de spectrographie de voix qui procéda à leur transcription. Lesquels documents et cassettes, visages nouveaux d'un vieux désastre, s'allèrent croupir dans un dossier fatigué comme des lucioles terreuses dans le borbier de cette vie.

Mais si l'on prend la peine de les dépoussiérer, on peut y entendre, entre autres interrogatoires, le dialogue suivant :

— Répète ce que tu viens de nous dire !

— Ils sont en train de tuer des gens à l'université !

— Ils ? qui ils ?

— Les gardiens ! Ce sont eux qui m'ont poignardé !

— Ouais ! Ton nom d'abord ?

— Wilfrido...

— Wilfrido comment ? Wilfrido bouffe-merde ?

— Wilfrido Soto.

— Bien entendu, tu n'as pas de carte d'identité ?

(Pause)

— On me l'a volée...

— Bien entendu... Et qu'est-ce que tu fais, Wilfrido Soto ? Ta profession, quoi, si t'en as une !

— Je ramasse des cartons, des vieux papiers, des bouteilles vides. Je vis du recyclage...

— *Cartonero*, quoi ! Et tu fauches du pognon aussi, hein ?

— Non, non ! Je vous jure !

— Ta gueule ! Fais pas le con avec moi ! Allez, vas-y, raconte-moi ton histoire ! Et parle bien dans le micro surtout !

(Pause)

— Je, je passais devant l'université quand un gardien m'a interpellé...

— Et qu'est-ce que tu foutais là, à l'université ?

—Rien, je passais devant. On m'avait dit qu'on servait de la soupe et du poulet à Barlovento pour l'ouverture du carnaval. C'est le gardien qui m'a appelé...

—Pour te demander de suivre des cours de médecine?

—Non! Il voulait savoir si je ramassais des cartons ou des canettes. «Oui Monsieur» que je lui ai répondu. «Alors viens par-là! On a nettoyé l'autre jour. Il y a des cartons et de la ferraille, là au fond. Prends-les avant que les camions à ordures ne les enlèvent lundi!» Je ne me suis pas fait prier. J'ai traversé la cour en direction des poubelles où je pensais trouver les cartons. Quand je me suis penché, j'ai senti le premier coup de couteau. Ils étaient plusieurs à me frapper avec des bâtons partout sur la tête, le corps, les bras, les mains. Celui qui m'avait appelé avait un gros couteau comme ceux des bouchers. Pendant que les autres me tenaient à terre, il m'a encore enfoncé la lame là, entre les côtes, et puis un autre coup dans l'estomac et encore un autre là, vers l'épaule. Je sentais que j'étais toujours vivant. J'ai immédiatement fait le mort et ils ont cessé de me frapper. Ensuite, quatre types m'ont traîné dans une chambre très froide...

—Quatre! Et comment savais-tu qu'ils étaient quatre? Avec tout ce qu'ils t'ont mis, tu devais ressembler à un singe dépecé. Ça voit quelque chose, un singe dépecé?

*(Pause)*

—Je les entendais, et puis je sentais bien qu'ils étaient quatre. Un à chaque bras et un à chaque pied.

— Avec plusieurs coups de couteau dans le coffre et une rossée de bâton? Tu te fous de ma gueule, José?

— Je ne m'appelle pas José.

— Et comment tu t'appelles, alors?

— Wilfrido... Wilfrido Soto.

— Ouais, alors qu'est-ce que tu disais, Wilfrido Soto? Et arrête de regarder ce magnéto comme s'il allait te bouffer!

*(Pause)*

— Ils m'ont porté dans une pièce froide avec une grande cuve...

— Ils t'ont traîné ou ils t'ont porté?

— Ils m'ont mis là-bas, quoi! Je ne sais plus! À ce moment, j'ai dû perdre connaissance...

— Bon! et après on t'a enterré, tu as fait toi-même ton oraison funèbre et te voilà chez saint Pierre pour déposer plainte! *(Rires)* Tu veux que je te dise, je crois bien que tu te fous de ma gueule, José!

— Je ne m'appelle pas José! Allez voir là-bas au lieu de me demander toujours les mêmes choses! Vous y trouverez plein de cadavres...

— Ta gueule! Tu ne vas pas me dire ce qu'on doit faire! On va y aller, mais si on ne trouve rien, je te jure que je vais t'y porter moi-même dans la grande cuve...

L'enregistrement s'arrête là. De toute évidence, le temps imparti par le médecin arrivait à échéance. Mais cette parodie de déposition allait suffire pour enclencher la machine judiciaire. Et sa frénésie bureaucratique, son âme irréductible de chieuse

d'encre auraient tôt fait de déféquer cette histoire en une multitude de petits morceaux de papiers nommés pompeusement rapports, dépositions, expertises et autres contre-expertises, où se mélangaient indifféremment l'arrogance, la mauvaise foi et le mépris du sens commun.

Les anciens canons donnent pour précepte qu'en matière de justice il faut croire en premier celui qui possède l'autorité pour juger. Quand la vérité scientifique corrobore la vérité officielle, elle s'appelle vérité vraie et l'on se doit de l'accepter sans réserve. Mais quand un indigent prétend que des gardiens d'une Université honorable ont essayé de le tuer sauvagement à coups de bâton et de couteau, qu'il a aperçu plusieurs cadavres mutilés dans l'amphithéâtre, que vaut la vérité du simple collecteur de cartons qu'aucun carton n'accrédite?